

Philip Roth

Un homme



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Philip Roth

Un homme

*Traduit de l'américain
par Josée Kamoun*

Gallimard

Titre original :

EVERYMAN

© *Philip Roth, 2006.*

All right reserved.

© *Éditions Gallimard, 2007, pour la traduction française.*

Philip Roth est né à Newark, aux États-Unis, en 1933. Il vit dans le Connecticut.

Son premier roman, *Goodbye, Columbus* (Folio n° 1185), lui vaut le National Book Award en 1960, prix qui lui est de nouveau décerné en 1995 pour *Le Théâtre de Sabbath* (Folio n° 3072). Il a reçu à deux reprises le National Book Critics Circle Award, en 1987 pour *La contrevie* (Folio n° 4382) et en 1992 pour *Patrimoine* (Folio n° 2653). Le prix Pulitzer et, en France, le prix du Meilleur Livre étranger ont couronné *Pastorale américaine* (Folio n° 3533). Le PEN Faulkner Award a récompensé les romans *Opération Shylock* (Folio n° 2937) et *La tache* (Folio n° 4000), également distingué par le prix Médicis étranger en 2002. Entre autres récompenses, *Le complot contre l'Amérique* (Folio n° 4637) a été consacré Meilleur livre de l'année par le New York Times Book Review.

à J. C.

Ici-bas, où les hommes ne s'assemblent
que pour s'entendre gémir,
Où la paralysie fait trembler sur le front
un triste reste de cheveux gris,
Où la jeunesse devient blême, spectre
d'elle-même, et meurt,
Où le simple penser est comble du cha-
grin...

JOHN KEATS,
« Ode à un rossignol »
(traduit par Albert Laffay, éd. Aubier, 1968)

Autour de la tombe, dans le cimetière délabré, il y avait d'anciens collègues de l'agence de publicité new-yorkaise, qui rappelèrent son énergie et son originalité et dirent à sa fille, Nancy, tout le plaisir qu'ils avaient eu à travailler avec lui. Il y avait aussi des gens venus de Starfish Beach, le village de retraités sur la côte du New Jersey, où il s'était installé en 2001 à Thanksgiving, ces gens âgés auxquels, hier encore, il donnait des cours de peinture. Et puis il y avait ses deux fils, Randy et Lonny, quadragénaires nés d'un premier mariage houleux, deux fils « du côté de leur mère » et qui, l'ayant plus souvent entendu traîné dans la boue que porté au pinacle, n'étaient venus que par devoir. Son frère aîné Howie et sa belle-sœur étaient arrivés de Californie la veille, et puis il y avait l'une de ses trois ex-femmes, la deuxième, Phoebe, la mère de Nancy, une grande femme émaciée aux cheveux blancs, dont le bras droit pendait, inerte, à son

flanc. Lorsque Nancy lui demanda si elle voulait dire un mot, elle secoua la tête, intimidée, mais énonça pourtant, à voix basse, non sans quelques difficultés d'élocution : « On a tant de mal à y croire. Je le revois toujours en train de nager dans la baie, voilà. Je le revois tout le temps en train de nager dans la baie. » Et puis, bien sûr, il y avait Nancy ; c'était elle qui avait organisé les obsèques de son père, et joint par téléphone les personnes présentes, pour ne pas se retrouver toute seule avec sa mère et ses oncle et tante derrière le cercueil. Il n'y avait qu'une femme dont la présence ne dût rien à une invitation ; une femme corpulente, au visage rond et avenant, aux cheveux teints en roux ; en arrivant au cimetière sans autre cérémonie, elle s'était présentée sous le nom de Maureen, infirmière libérale qui s'était occupée du défunt après son pontage cardiaque, des années plus tôt. Howie se souvenait d'elle, et il l'embrassa.

Nancy prit la parole : « Je vais peut-être commencer par vous dire un mot de ce cimetière, parce que j'ai découvert que le grand-père de mon père, mon arrière-grand-père, qui se trouve enterré dans le petit périmètre original avec mon arrière-grand-mère, en fut aussi l'un des fondateurs, en 1888. L'association d'entreprises de pompes funèbres qui a financé et bâti le cimetière émanait de sociétés de bienfaisance et de communautés juives éparpillées sur les

comtés d'Essex et d'Union. Mon arrière-grand-père tenait à Elizabeth une pension de famille qui recevait essentiellement des immigrants de fraîche date, et il se préoccupait de leur sort avec plus de sollicitude qu'un simple hôtelier. Voilà pourquoi il a fait partie des contributeurs qui ont acheté ce terrain qui se trouvait là, terrain qu'ils ont nivelé et paysagé eux-mêmes, et voilà pourquoi il en a été le premier administrateur. Il n'était plus tout jeune, mais dans la force de l'âge, et le document qui précise que le cimetière servira à "inhumer les membres décédés selon la loi et les rites juifs" porte sa seule signature. On ne le voit hélas que trop bien, l'entretien des concessions, de l'enceinte et des grilles laisse aujourd'hui à désirer. Bien des éléments sont vermoulus, écroulés, les grilles sont rouillées, les verrous ont disparu, il y a eu des actes de vandalisme. Aujourd'hui, le cimetière se retrouve en bout d'aéroport, et ce roulement régulier que vous entendez, à quelques kilomètres d'ici, c'est le bruit de l'autoroute du New Jersey. J'avais d'abord pensé enterrer mon père sur un beau site, une de ces plages où il allait se baigner avec ma mère, quand ils étaient jeunes, ces rivages le long desquels il aimait nager. Pourtant, même si la dégradation qui règne ici me fend le cœur — et je veux bien croire qu'elle vous fait le même effet, peut-être même que vous vous demandez pourquoi nous sommes

réunis dans un lieu si cruellement griffé par le temps —, je voulais qu'il repose auprès de ceux qui l'avaient aimé et dont il descendait. Mon père aimait ses parents, et sa place est à côté d'eux. Je ne voulais pas qu'il se retrouve tout seul ailleurs. » Elle fit une pause, le temps de maîtriser son émotion. C'était une femme d'environ trente-cinq ans, au doux visage dont la joliesse toute simple rappelait celle de sa mère. Elle semblait en cet instant totalement dénuée d'assurance, et même de courage ; on aurait dit une gamine de dix ans dépassée par son chagrin. Elle se tourna vers le cercueil et prit une poignée de terre ; avant de la laisser glisser sur le couvercle, elle dit comme en passant, avec l'air d'une jeune fille désespérée : « Voilà, c'est la fin de l'histoire. Nous ne pouvons rien faire de plus, papa. » Puis elle se rappela la maxime stoïque qu'il répétait lui-même, des décennies plus tôt, et elle se mit à pleurer. « On ne peut pas réécrire l'histoire, lui dit-elle. Il faut prendre la vie comme elle vient. Il faut tenir bon et prendre la vie comme elle vient. »

Puis ce fut à Howie de jeter une poignée de terre sur le cercueil ; enfant, il avait été l'idole de son petit frère, qu'il avait pour sa part traité avec affection, sans jamais le brusquer, lui apprenant patiemment à monter à vélo, à nager, à pratiquer tous les sports où il excellait lui-même ; à l'âge de soixante-dix-sept ans, il avait

encore une carrure à porter le ballon au-delà du pack adverse. Il n'avait jamais mis les pieds à l'hôpital, et, quoique issu des mêmes parents, avait joui d'une santé insolente toute sa vie.

La voix enrouée par l'émotion, il chuchota à sa femme : « Mon petit frère... ça n'a aucun sens. » Puis, tout haut : « On va voir si j'y arrive. Parlons de cet homme, parlons de mon frère... » Il marqua un temps pour mettre de l'ordre dans ses idées et tâcher de tenir un discours sensé. Sa manière de parler, son timbre agréable étaient si proches de ceux de son frère que Phoebe se mit à pleurer ; aussitôt Nancy lui prit le bras. « Sur la fin de sa vie, dit-il, les yeux baissés vers la tombe, il a eu des problèmes de santé ; et puis il y avait la solitude — autre problème, non moins grave. On se téléphonait chaque fois qu'on pouvait, même si, vers la fin, il s'est coupé de moi pour des raisons qui m'échappent un peu. Dès le lycée, il a éprouvé un désir irrésistible de peindre, et quand il a pris sa retraite, après une brillante carrière dans la publicité où il a été directeur artistique puis directeur de la création, après avoir passé sa vie dans ce métier, il a peint pratiquement chaque jour qui lui restait à vivre. On pourrait dire de lui ce qui a sans doute été dit de presque tous ceux qui sont enterrés ici, par ceux qui les aimaient : Il est parti trop tôt. Bien trop tôt. » Là-dessus, après un bref silence, son expression d'accablement fit place à

un petit sourire triste : « Quand je suis entré au lycée, j'avais entraîné l'après-midi ; alors c'est lui qui s'est mis à faire les courses que me confiait mon père jusque-là. Du haut de ses neuf ans, il adorait prendre le bus pour Newark avec une enveloppe bourrée de diamants dans la poche de sa veste. Là-bas, à l'atelier, sur Frelinghuysen Avenue, les employés de mon père, le sertisseur, le polisseur, le calibreur, et puis l'horloger qui réparait les montres, travaillaient chacun dans son alcôve. Il raffolait de ces virées, mon frère. Je pense que c'est en regardant les artisans accomplir leur tâche solitaire dans leur réduit qu'il a eu l'idée de travailler de ses mains et de se faire artiste. Et je crois aussi que c'est en regardant les facettes des diamants sous la loupe de joaillier de mon père qu'il a découvert sa vocation. » À cet instant, Howie ne put réprimer un petit frisson de rire, qui allégeait son fardeau immédiat. « De nous deux, j'étais le plus conventionnel ; voir des diamants, ça m'a donné envie d'être riche. » Puis il reprit son récit où il l'avait laissé, devant la large fenêtre ensoleillée de leur enfance commune. « Une fois par mois, notre père faisait paraître une petite réclame dans l'*Elizabeth Journal*, et pendant les fêtes, entre Thanksgiving et Noël, il la faisait paraître toutes les semaines : "Échangez votre vieille montre contre une neuve." Toutes les vieilles montres, le plus souvent irréparables, qu'il avait accumu-

lées étaient mises au rancart dans un tiroir de l'arrière-boutique. Mon petit frère restait assis devant, des heures durant, à faire tourner les aiguilles ou à écouter le tic-tac, quand elles faisaient encore tic-tac ; il étudiait le cadran, le boîtier. Leur mécanisme lui mettait en branle les rouages du cerveau. Il devait y en avoir au moins cent, deux cents, de ces montres reprises, et le lot entier ne valait pas plus de dix dollars, mais à ses yeux d'artiste en herbe, ce tiroir de l'arrière-boutique était une malle aux trésors. C'était là qu'il allait chercher ses montres ; il en avait toujours une au poignet, une de celles qui marchaient. Et celles qui lui plaisaient, dont il aimait la forme, il les bricolait — sans succès, d'ailleurs : en général, il les détraquait un peu plus encore. Mais quand même, c'est comme ça qu'il a commencé à travailler de ses mains, en s'appliquant à des tâches minutieuses. Mon père engageait toujours deux gamines tout juste sorties du lycée, des petites de dix-huit vingt ans, pour lui donner un coup de main au comptoir. De jolies petites gamines d'Elizabeth, gentilles, bien élevées, présentant bien, toujours des chrétiennes, le plus souvent des catholiques d'origine irlandaise, dont les pères et les oncles travaillaient chez Singer, à la biscuiterie, sur le port. Il se disait que ça mettrait le client à l'aise, de trouver dans la boutique des petites chrétiennes charmantes. Quand on le leur demandait, elles

essayaient les bijoux, elles faisaient les mannequins, et avec un peu de chance, la cliente se décidait à acheter. Notre père nous le disait, quand une jolie fille porte un bijou, les autres femmes se figurent qu'il va faire le même effet sur elles. Les gars du port, qui entraient acheter une bague de fiançailles, une alliance, s'enhardissaient parfois à prendre la main de la vendeuse, pour voir la pierre de près. Mon frère aimait la compagnie des filles, aussi, bien avant de comprendre ce qui lui plaisait tant dans cette compagnie. Il les aidait à vider la devanture et les vitrines, à la fin de la journée. Il se mettait en quatre pour elles. On vidait la devanture et les vitrines de tous les bijoux, sauf les moins chers, et juste avant la fermeture, ce petit gamin ouvrait le grand coffre de l'arrière-boutique avec la combinaison que mon père lui avait confiée. Toutes ces tâches, je les avais accomplies avant lui, y compris serrer les filles d'aussi près que je pouvais, deux blondes en particulier, deux sœurs nommées Harriet et May. Au fil des années, on a connu Harriet, May, Annmarie, Jean, on a connu Myra, Mary, Patty, et puis Kathleen et Corine, et toutes, sans exception, avaient un faible pour ce gamin. Quand arrivaient novembre et la période des fêtes, Corine, qui était une beauté, se mettait au banc d'orfèvre, dans l'arrière-boutique, et, avec mon petit frère, elle envoyait aux clients les catalogues qu'imprimait la boutique.

C'était une saison où les affaires marchaient ; mon père restait ouvert six soirs par semaine, tout le monde travaillait comme une brute. Quand on donnait une boîte d'enveloppes à mon frère, il n'avait pas son pareil pour les compter, parce qu'il était très adroit, et qu'en plus il les comptait par cinq. Chaque fois que je mettais le nez à la boutique, je le trouvais occupé à faire son numéro de comptage d'enveloppes pour impressionner Corine. Il ne négligeait rien pour mériter sa réputation de fils de confiance, ce gamin ! C'était l'épithète favorite de mon père pour nous : fils de confiance. Avec les années, notre père a vendu des alliances aux Irlandais, aux Allemands, aux Slovaques et aux Polonais — en général des pauvres diables d'ouvriers. Une fois sur deux, après la vente, on était tous invités au mariage. Les gens l'aimaient bien, il avait de l'humour, il vendait pas cher, il faisait crédit à tout le monde ; alors on y allait, à l'église d'abord, et à la noce ensuite, des noces à tout casser. On a connu la Crise, on a connu la guerre, mais on a eu les mariages, aussi, et puis nos petites vendeuses, et nos virées à Newark en autobus, avec des diamants plein les poches de nos cabans, des diamants qui valaient des centaines de dollars, bien rangés dans leurs enveloppes. Sur chaque enveloppe, notre père écrivait les instructions pour le sertisseur ou le calibreur. Il y avait le coffre-fort Mosley, haut

d'un mètre cinquante, avec ses crédences pour glisser les plateaux de bijoux qu'on y rangeait soigneusement tous les soirs, et qu'on en sortait tous les matins... et tout ça, c'était le noyau de la vie de mon frère, l'enfant sage. » De nouveau, Howie posa les yeux sur le cercueil. « Que dire de plus ? Je crois qu'il vaudrait mieux s'en tenir là. Continuer indéfiniment, remuer d'autres souvenirs... mais pourquoi pas, au fond ? En famille et entre amis, on n'en est pas à quelques litres de larmes près. À la mort de notre père, mon frère m'a demandé si je voyais un inconvénient à ce qu'il récupère sa montre. C'était une Hamilton, fabriquée à Lancaster, en Pennsylvanie et, selon le patron, expert en la matière, c'était la plus belle montre de marque américaine. Chaque fois qu'il en vendait une, il assurait au client qu'il avait fait le bon choix. "Vous voyez, j'en porte une moi-même. C'est une montre très très prisée, la Hamilton. D'après moi, pour les montres américaines, il n'y a pas mieux." Elles coûtaient soixante-dix-neuf dollars cinquante, si je me souviens bien. À l'époque, le prix de vente se terminait toujours par cinquante *cents*. La Hamilton était très cotée. De fait, elle avait de la classe, mon père adorait la sienne, et quand mon frère a dit qu'il aimerait bien la porter, j'étais ravi. Il aurait pu prendre la loupe de joaillier et l'étui à diamants avec. C'était un vieil étui en cuir usé, que mon père

*Composition Imprimerie Floch.
Impression Novoprint
à Barcelone, le 5 janvier 2009.
Dépôt légal : janvier 2009.*

ISBN 978-2-07-035993-6 / Imprimé en Espagne.

162051



Un homme Philip Roth

Cette édition électronique du livre
Un homme de Philip Roth
a été réalisée le 29 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070359936 - Numéro d'édition : 162051).

Code Sodis : N44018 - ISBN : 9782072410215
Numéro d'édition : 229698.